

## Le Calmar opte pour son encre. Aperçu contingent *Case Study* sur l'Université de Zagreb

Nenad Ivic  
Université de Zagreb

### Abstract

#### The Squid opts for its own Ink: Case study on Zagreb University

The article discusses the implications of the student revolt in 2009 at the Zagreb University in the context of the idea of university (*universitas*), the idea of knowledge and the idea of the book.

**Keywords:** university, knowledge, book, society, Zagreb

Préambule:

Les calmars hantent les profondeurs de la mer. À la surface:

*Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!  
L'air immense ouvre et referme mon livre*

...

Paul Valéry, *Le Cimetière Marin*

Explication de l'intitulé:

Tous les vendredis, l'odeur de friture règne dans les couloirs de ma Faculté. Les calmars frits: c'est le jour du jeun d'une université, qui se dit laïque, et d'une Faculté de Philosophie, qui se dit moderne. Le jeun est pieusement observé, au moins par les ouvriers du resto. L'odeur nauséabonde qui enveloppe les livres et les logiciels sent le sacre et le sacrifice. Le sacre historique, d'abord. L'Université de Zagreb s'enorgueillit de son lointaine et double origine, confondue dans la vulgate colportée par ses services: 1669, création du Collège des jésuites, 1874, Université de Zagreb, en passant par l'Académie Royale de l'impératrice Marie Thérèse de 1776. Le sacrifice: le collège des jésuites et l'Académie

Royale n'ont rien en commun avec l'université actuelle, créé dans un élan modernisateur et plus ou moins laïque. Une continuité imaginaire, véritable roman historique, sacrifie les coupures historiques sur l'autel de la continuité catholique où l'*universitas* latine traduit bizarrement le καθολικός grec.

Cette *étude d'un cas* n'est qu'un aperçu contingent. En printemps 2009, un événement a secoué le monde universitaire: l'Université de Zagreb, et plus particulièrement les locaux de sa Faculté de Philosophie (jadis nommée en français la Faculté des Lettres) où j'enseigne, sont devenus la scène d'un spectacle inouï. Mécontents par l'imposition des frais de scolarité de la part du Ministère de la science (une hausse importante, en effet), les étudiants se sont révoltés. Un blocus s'ensuivit, qui paralysa l'enseignement, auquel les autorités politiques et universitaires ne surent répondre que par des propos lénifiants. Les enseignants se divisèrent: la plupart se turent, d'aucuns épousèrent la cause estudiantine, d'autres, bons fonctionnaires, restèrent fidèles au Ministère. En général, la rencontre contingente d'une masse inerte enseignante et de la population estudiantine trépidante produisit une modeste littérature, où, chose curieuse, il n'était question que de l'argent (1).

L'intitulé, *Le calmar opte pour son encre* est emprunté à une nouvelle de Adolfo Bioy Casares, écrivain argentin, romancier très apprécié, collaborateur de Borges, à cause de son riche contenu historique, métaphorique et symbolique. Le calmar, selon le *Trésor de la Langue Française*, est un mollusque du genre seiche, à tentacules garnis de ventouses, au corps allongé et sécrétant un liquide noir; selon *l'Encyclopédie Larousse*, c'est un mollusque marin carnassier, très évolué, dont la tête est munie d'une couronne de tentacules, tel que le poulpe, la seiche, les ammonites fossiles, le nautilus. Dans l'Antiquité, le poulpe, le πολύπους, dénotait l'intelligence, celle du sophiste idéal, disait Eunape de Sardes (*Vitae philosophorum*, 495 Wright). Le sophiste antique est le lointain prédécesseur de l'universitaire contemporain, lui-aussi carnassier et, dit-on, intelligent. Le calmar ou le poulpe, quand il est menacé, produit de l'encre, de même que l'universitaire sécrète l'écrit quand il craint pour son existence. L'intelligence et la peur sont liés à la sécrétion de ce liquide noir.

Devant le blocus perçu comme une menace, l'universitaire calmar répondit par des nuées de l'encre. «L'encre», dit Giorgio Agamben, «la goutte des ténèbres avec laquelle la pensée écrit, est la pensée même» (Agamben 1998, 50). Si l'on mobilise les possibilités de cette image singulièrement chaude, qui remonte, selon Agamben, à Aristote, Cassiodore, Isidore de Séville et Hölderlin, ce qu'il faut questionner, dans ce cas particulier, c'est le rapport entre l'encre et la pensée, entre ce que les universitaires produisent, leurs écrits, et la qualité de leurs produits. En optant pour son encre, l'universitaire calmar opte-t-il vraiment pour la pensée? Voici, à mon avis, l'un des enjeux majeurs de l'université actuelle, beaucoup plus important que la pénurie. Il y a une cinquantaine d'année, à la fin de son *L'Université en question*, Georges Gusdorf pouvait invoquer, avec un brin d'ironie, l'aide d'un milliardaire (Gusdorf 1964, 186). Les conditions ont changé: comme à la fin de l'Antiquité, quand on s'est mis à créer des ordres religieux, il faut se résigner aujourd'hui, tout d'abord, à être pauvres.

\*\*\*

Une des présuppositions tacites de ce qu'on appelle en Croatie la transition consiste dans la croyance que le changement de régime social entraîne nécessairement le changement du caractère des êtres sociaux. L'intermittent retour du refoulé et l'insuccès impensé des changements préalables maintiennent cette présupposition en vie. Une fois glorieusement réinstallé dans les années 90 du XXe siècle, l'idéal *petit-bourgeois* est, semble-t-il, installé à jamais (à jamais est ici contingent, mesuré sur la durée de ma vie). Ainsi l'homme (l'universitaire, le calmar, l'étudiant etc.) peut-il changer de vie et de monde mais ses croyances et ses convictions, sur lesquelles repose son souci de soi et sa police de la société, du *Enrichissez-vous* jusqu'au *Kaiser, Küche, Kirche* (slogans bismarckien et louis-philippard confondus dans le même lemme du *Dictionnaire des idées reçues* de Flaubert, dûment actualisé), restent les mêmes. En Croatie, au début du XXIe siècle, le changement du régime universitaire, voire l'éducation gratuite voulue par les étudiants, n'entraînerait pas,

avec l'éducation universitaire actuelle, même à longue échéance, le changement de l'habitus petit-bourgeois de la population scolarisée. Il rendrait cet habitus encore plus effronté et consacré, absolument *fraglos gegeben*. Dans une telle situation, où le paysage mental de l'universitaire et de l'étudiant est indistinct de la mentalité sociale globalement petite et bourgeoise, il est difficile de chercher les changements et de guetter les écarts dans la répétition infinie du même, d'isoler les symptômes du nouveau, du différent, de l'ouvert vers ce qu'on pourrait appeler, avec Jean-Luc Nancy, l'avenir sans consolations cosméto-cosmographiques.

Cette difficulté est proportionnelle à l'enjeu de son dépassement. Et cet enjeu, c'est la pensée même. La valeur de la pensée réside dans la possibilité de son renouveau incessant. Car c'est par la pensée que nous devenons ce que nous sommes, en-deçà ou au-delà du phénomène historiquement fictionné qu'on appelle l'homme, même s'il s'agit d'un petit bourgeois dont les études sont financées soit par les contribuables soit par lui-même: provisoires, ouverts, inconsolés et inconsolables.

Le blocus estudiantin – je colle le mot blocus comme une étiquette sur une suite d'événements, à la fois condensés et éparpillés dans le temps et l'espace: protestation des étudiants, réponse des enseignants, réactions du public général et des gouvernants, l'écheveau des attitudes qui ont provoqué des protestations et des réponses, bref, tout ce qu'on appelle, habituellement, de façon analytique, raison, cause, événement, crise, résolution et issue – représente, de prime abord, une suspension, une défaite de la pensée. Parce qu'il confirme la constance et la stabilité, la fermeture et la consolation.

Ceux qui se sont trouvés défaits, ceux qui ont suspendu ou arrêté le travail de leur pensée, sont ceux auxquels les vicissitudes de l'histoire de cette partie du monde ont adjugé le rôle des spécialistes de la pensée: l'intelligentsia universitaire. Cette intelligentsia, au moins dans mon pays, est très hétérogène; elle ne peut être que difficilement ramenée à la notion de l'intelligence et décrite comme la *pars melior generis humani*. Certains spécialistes se sont retrouvés dans le monde de la pensée par hasard, d'autres ont été mis dedans plus ou moins contre leur volonté: à un bout de la chaîne pensante, la

rencontre, nullement fortuite, du jambon offert et de la soutenance d'une maîtrise, les examens vendus à prix fixe (exemples de vénalité dûment répertoriés par la presse croate et rarement sanctionnés) n'ont rien à voir avec la spécialisation de la pensée; à l'autre bout, les intérêts et les parcours de vie variés, les ambitions et les passions diverses ne réservent pas à la pensée une place importante dans la hiérarchie des valeurs. Cette intelligentsia n'a pas passé sous silence le blocus étudiant. Elle a répondu, et répondu à haute voix: elle a à la fois soutenu, critiqué, snobé et participé au blocus. Ce *omnia simul*, participation et critique, sympathie et antipathie, silence et parlance, a été réalisé grâce à la suspension de la pensée.

Notre culture est une culture du Livre, révélé ou écrit. Je ne pense pas ici premièrement à la Bible ou au Coran, bien que ces livres soient, historiquement, de la plus grande importance dans notre culture. Je pense à l'idée du livre. «L'idée du Livre est l'Idée qu'il n'y a point de fin à cette idée même, qu'elle ne contient rien de moins que sa propre prolifération, sa multiplication, sa dispersion...» (Nancy 2015, 56). J'utilise ce concept dans le sens le plus large d'échange, de nouage, de création, de commencement, de recommencement, de dénouage, de renouage de la pensée. Les livres sont l'emblème de la pensée, de même que la pensée est l'emblème du livre. La suspension de la pensée est un symptôme du triste état des choses actuel, beaucoup plus périlleux et maléfique que ces spectres qu'on agite habituellement dans nos milieux universitaires comme des épouvantails explicatifs: la globalisation, le néolibéralisme ou la politique, quotidienne, millénaire, haute ou basse.

La suspension de la pensée est liée à l'une des tâches principales des spécialistes, à la production des livres. Les spécialistes sont obligés à produire des livres, la loi le prescrit, mais la chose n'est pas si simple. Peu de livres sont vraiment des livres. Car, contrairement à un texte quelconque relevant de la simple application des règles, un livre dont l'idée est infinie ne se produit pas par décret. Son apparition n'est jamais assurée. Certes, la plupart des livres sont conçus sous l'égide de l'infini – les livres ressemblent aux embryons, eux aussi soumis aux lois – et apparaissent au monde sous l'égide de la finitude,

du fini, comme des manuels, des traités ou, simplement, comme rien, comme une vie manquée. Le fardeau imposé aux livres (les conditions de leur apparition, du régime universitaire jusqu'aux lois, tout le dispositif culturel, technique, politique, institutionnel, notamment le fameux *project system*), est très lourd. Ce fardeau n'explique pas, pourtant, pourquoi le programme des manuels et des traités, des textes où rien ne pense, des textes où la seule pensée soit celle des autres, est-il inscrit dans les zygotes des spécialistes, pourquoi la suspension de la pensée va-t-elle de pair avec l'exhibition de son simulacre, pourquoi est-elle la présupposition et le prix à payer pour sa manifestation, pourquoi, enfin, la pensée apparaît-elle toujours comme sa suspension?

Un manuel ou un traité peuvent être de bonne qualité. Les spécialistes de la pensée transmettent le savoir et ont grand besoin de manuels. C'est incontestable. Mais la valeur des manuels n'est que relative, ils n'existent que par rapport aux vrais livres qu'ils résument, commentent et expliquent. Les livres abritent l'infini, les manuels le fini: il suffit de comparer *A la recherche du temps perdu* à une quelconque clé de sa lecture. Les manuels sont substituables, les livres sont uniques: comparez les milliers de traités ou manuels sur la déconstruction à *L'écriture de la différence*. En réalisant le programme des manuels (programme étroitement pédagogique, d'ailleurs nécessaire mais dangereux une fois transformé en sommet d'une carrière universitaire), les spécialistes, en effet, trahissent l'idée du livre qui fonde leur valeur: ils pensent en suspendant la pensée et, par ce fait, se soustraient à son économie.

*L'Oeconomia* ou l'oikonomia de la pensée n'est pas une économie de marché parce que son régime des travaux de la maïsonnée pensante et sa police du sujet ne favorisent pas la consommation et ne tendent pas vers la stabilité. Telle une an-économie, elle accueille la possibilité du risque, de la pure perte, de la déstabilisation et de l'instabilité sur tous les niveaux, de l'autoréflexion individuelle jusqu'à l'autoréflexion du groupe. Si l'autoréflexion est absente – elle fait partie de l'idée du livre, du renouveau incessant – et si la production des livres est

remplacée par des manuels, les spécialistes de la pensée se transforment, par leur propre volonté ou par la force des choses (penser c'est s'aventurer sur un sentier périlleux, qui ne mène pas, en Croatie, à la consécration de l'Académie ou à la charge du doyen), en agents de stabilisation, de consommation et de transmission, et non pas en agents de risque et de création. Ils se retrouvent répétiteurs d'une culture qui, apeurée et craignant ses propres possibilités, se complait à reproduire incessamment sa limite et sa propre fin, qu'on appelle, selon la perspective adoptée, la fin de la civilisation, la globalisation, ou le multiculturalisme. Farce d'autoréflexion: une culture, qui se voit stable et éternelle, croit sa stabilité seule digne de transmission aux nouveaux venus. En choisissant la transmission, le calmar universitaire opte pour son encre, seul garant de sa sûreté imaginaire: ces spécialistes carnassiers, prêts à dévorer leur semblable pour un rien, sont, en effet, les traîtres de la pensée. Le diagnostic de Gusdorf, datant de 1964, selon lequel les universités «ont perdu la mesure humaine, et le sens du réel, c'est-à-dire le sens du possible» (Gusdorf 1964, 186) est encore valable. La maladie est chronique, une *Trahison des clercs* à la fois neuve et toujours déjà présente, comme une ombre noire que la pensée jette sur sa spécialisation, comme la sûreté des profondeurs qui abritent le calmar.

Cette trahison est lourde de conséquences. Les spécialistes de la pensée, en la commettant, ne respectent pas leurs obligations. Ces obligations sont stipulées par un contrat implicite que j'appelle le contrat de la pensée, selon lequel la production du savoir est en même temps infinie et proportionné à la finitude de sa transmission: si l'infini est transmis de façon finie, on peut s'attendre au retour de l'infini dans le fini. Ce contrat de la pensée régit la communauté d'étude qui s'appelle l'université ou *l'universitas studiorum*. Ensuite, ce contrat définit l'étude, le *studium*, comme une activité d'apprentissage constant, acharnée, obstinée, tenace, et les *studiosi*, les étudiants (*sensu lato*: ceux qui étudient, les étudiants et les enseignants) comme ceux qui exercent l'activité de penser, constamment, obstinément, avec amour et curiosité. Le mot latin *universitas* associe les idées de collégialité et de

corporativité aux idées de totalité et de généralité. L'*Universitas* définit l'université par le rapport entre, d'un côté, la collégialité et la corporativité (de façon horizontale et finie, *inter pares*, entre les mêmes, soient-ils professeurs chevronnés ou étudiants de première année), et, de l'autre, l'universalité (verticale et infinie, tendant vers l'idéal, la vérité, le sens). L'universel oblige, et il n'est pas accidentel que les participants de blocus évitaient soigneusement de se rapporter à lui, tandis que ceux qui répondaient l'invoquaient constamment, comme ordre mondial, nécessité historique etc.

Le rapport entre l'idée du livre et sa manifestation, le livre paru ou le manuel, est analogue au rapport entre l'universalité et la collégialité ou la corporativité qui travaille le concept de l'université. L'université, en tant qu'à la fois la réalisation de l'*universitas* et le dispositif de l'économie de la pensée, repose sur l'équilibre entre la finitude (l'enseignement) et l'infini (la pensée) que ce contrat établit. Les manuels représentent l'abdication de l'universel, l'abolition de la tension entre l'universel pensant et le particulier collégial et corporatif qui est l'université: ils l'assassinent. L'assassinat a deux faces: du côté des étudiants, il se manifeste en tant que tendance non pas vers l'étude mais vers la technique, vers le passage des obstacles (les examens), vers l'achèvement. Sur le fond du marchandage sur la valeur des crédits ECTS, auquel participaient même les voix infantiles des philosophes de ma Faculté, ces spécialistes traditionnels de la pensée, le slogan étudiantin *Savoir n'est pas marchandise* sonne comme une parodie. Toute renonciation de ce genre, toute suspension, toute hésitation, tout manuel, toute carrière réussie à force de manuels, représentent la rupture du contrat de la pensée. Les apprentis ne font que suivre les maîtres et les maîtres les apprentis. Les effets sont dévastateurs. Le dispositif de la pensée se métamorphose en son contraire, le dispositif de la non-pensée.

Le blocus n'est donc pas juste un événement parmi d'autres, une bulle de l'histoire, une effervescence momentanée et fortuite. Il ne peut être pensé comme un fait historique achevé, dans la perspective collégiale et corporatiste, ou



scolastique, avec des béquilles des autorités politiques, de la théorie culturelle, ou de la sociologie. Du point de vue collégial et corporatiste, dans la culture dont le but est de produire des fins et des accomplissements, *un* blocus, même s'il se produit de nouveau, est toujours déjà terminé, achevé, fini: échec ou triomphe, il s'agit toujours du *business as usual*. Cependant, *sub specie universitatis*, ce même blocus, n'est pas achevé. Car le blocus étudiantin ne peut être dissocié du blocus de la pensée de l'intelligentsia universitaire, de son irrespect du contrat de la pensée. Certains essayèrent, en pensant le blocus dans la perspective politique, de le freiner; d'autres s'offrirent comme chefs ou conseillers; d'autres encore, simple compagnons, voulurent, en soixante-huitards vieillissés et rancuniers, ressusciter leur héroïque passé contestataire: la réaction de l'intelligentsia se solda par un fiasco complet. Le blocus étudiantin devint, pour les enseignants, leur échec cuisant. Leurs simulacres de pensée, prodigués généreusement, divulgués *urbi et orbi* par une presse inepte, hostile à la pensée et friande de platitudes, étaient conformes au programme inscrit dans leurs zygotés intellectuelles et il n'y avait pas une seule goutte de risque, de création ou d'ouverture dans les nuées de l'encre qu'ils secrèteront.

Ainsi interprété, le blocus étudiantin semble être beaucoup plus qu'un événement: à la fois fini (historiquement ancré) et infini (*aeternus et immutabilis, exemplum*), il dépasse les exigences formulés par les participants, aussi justes qu'elles soient. Il se manifeste comme le *Gestalt* de ce qui était et est en train de se produire, de ce qui vient et appelle, comme une admonition contre la trahison de la pensée, contre la fermeture, contre la consolation du savoir stable et achevé, contre la cosmétique du cosmos. Le blocus est, semble-t-il, l'unique événement qui s'est produit dans mon université qui soit digne de l'idée de l'université.

#### Envoi

*Le vent se lève!... Il faut tenter de vivre!* Le blocus n'a pas provoqué un vent jamais vu auparavant; il ne s'agit pas de cela. Il ne s'agit non plus ni d'un nouveau commencement, comme on en a vus dans le passé. Le vent souffle toujours et il est contenu

dans le livre, dans *mon* livre. Ce *mon* n'est pas possessif, il appartient au livre de culture auquel j'appartiens par chaque livre qui me fait penser, dont la connaissance, la lecture ou l'écriture, me change et fait de moi, provisoirement, un sujet toujours nouveau. Ces livres sont toujours fermés et toujours ouverts, toujours *in potentia*. «L'Idée du Livre», poursuit Jean-Luc Nancy, «contient [...] toujours, à quelque moment et à quelque égard, ce conseil silencieux du livre qui invite à le jeter, à l'abandonner» (Nancy 2005, 56). À cause de cette possibilité infinie de les ouvrir et de les fermer sur le réel illisible, il vaut bien tenter de vivre, même si cette vie n'est qu'un regard jeté sur les profondeurs des calmars apeurés enveloppés dans leurs nuées de l'encre.

Jusqu'à ce que, inéluctablement, perdu dans la solitude des profondeurs du ciel qui est la mer, je ne me noie dans ma propre nuée d'encre.

(1) Le petit livre au titre pompeux de Horvat et de Štiks, *Droit à la révolte. Une introduction à l'anatomie de la résistance civique* (Horvat et Štiks 2010), écrit à chaud et publié en 2010 à Zagreb, représente une exception qui confirme la règle: les auteurs essaient de mettre le blocus dans un contexte plus large, de résistance civique à l'échelle mondiale, mais réussissent à noyer sa particularité dans un fatras de slogans du type *new age* révolutionnaire comme «la révolution sans visage» (Horvat et Štiks 2010, 105) ou d'explications empruntées aux manuels de *cultural theory* et à la presse des boulevards. Un exemple: en parlant de l'enseignement parallèle organisé par les étudiants, ils commentent: «Le programme d'enseignement alternatif a réussi à créer un programme peut-être pas de meilleure qualité mais sûrement plus créatif [*sic*] et plus attrayant pour le public» (Horvat et Štiks 2010, 74-75). Qu'est-ce que c'est que cette créativité du programme parallèle? C'est l'attraction, le nombre des visiteurs, l'affluence qui établissent sa valeur. On voit que les auteurs ont été formés à la même faculté. Cf. mon compte rendu dans *Gordogan* 19-20, 2010 (Ivić 2010).

## REFERENCES

Agamben, Giorgio. 1998. "Bartleby; o, Della contingenza." Dans *Bartleby: La formula della creazione*, de Gilles Deleuze et Giorgio Agamben, 47-92. Macerata: Quodlibet.

Gusdorf, Georges. 1964. *L'Université en question*. Paris: Payot.

Horvat, Srećko et Igor Štiks. 2010. *Pravo na pobunu. Uvod u anatomiju građanskog otpora*. Zagreb : Fraktura.

Ivić, Nenad. 2010. "Teoretičari svih zemalja, uozbiljite se (S.Horvat, I.Štiks, *Pravo na pobunu. Uvod u anatomiju građanskog otpora*, Zagreb 2010)." *Gordogan* 19-20 : 248-251.

Nancy, Jean-Luc. 2005. *Sur le commerce des pensées*. Paris: Galilée.

**Nenad Ivić** est professeur de littérature française à la Faculté d'Humanités et Sciences Sociales (Département de langues et littératures romanes), Université de Zagreb, Croatie. Il a été boursier Fullbright à University of California Berkeley et à Princeton University et chercheur invité à l'Institut d'études classiques et médiévales, Université de Montréal. Ses domaines de recherche sont l'Antiquité tardive, l'historiographie médiévale, la littérature française. Il a publié *Naples and other imaginary places* (Zagreb, 2009) et *Textus. Investigations into Ammianus Marcellinus* (Zagreb, 2001)

### Adresse :

Nenad Ivić

Département de langues et littératures romanes

Faculté d'Humanités et Sciences Sociales

Université de Zagreb

Ivana Lucica 3

Zagreb HR-10000, Croatia

E-mail: [nivic@ffzg.hr](mailto:nivic@ffzg.hr)